

L'ESCAMPETTE

Je repasse ma vie au pli de mon errance.
Tout avait commencé par une erreur, je voulais faire la reine, je fus Blanche Neige. La maîtresse bien formée à l'école de la Rééducation Nationale avait jugé bon d'octroyer mon rôle à une autre. Déjà la vie d'emprunt se dessine dans cette pièce jouée à l'école primaire.

Je ne m'en suis jamais remise, je crois.

Blanche Neige, c'était pas moi.

Il est bien entendu que je ne porte aucun grief à Blanche Neige, cette histoire de nains et de prince entassés dans la Maison Passive à faire je ne sais quoi, moi ça me laisse perplexe, et j'ai envie de dire « Freud sors de ce corps » ; mais surtout ce qui me blase c'est l'incommensurable connerie du genre humain : l'on ne demande pas à une petite fille d'abandonner le rôle de sa vie.

Depuis ce jour, mes relations avec mes camarades de classe, toutes les classes se sont passablement, comment dirais-je, altérées. Était-ce ma très grande faute ou bien une enfilade de signes plus difficiles à déchiffrer que les rêves somnambules que je mis à faire très vite. Une nuit j'ai même cassé une lampe me croyant, du moins je pense, à la Lanterne attendant des amis.

De cette douloureuse expérience théâtrale manquée, j'ai gardé une certaine aversion envers les loueurs de promesses, une propension à l'écart et aux brusques embardées lorsque l'on mes serre de trop prêt, une certaine raideur toute compréhensible, si l'on me rend justice, quant aux choses bâclées et manquant de finitions.

Mais peut-on se dire soi-même sans se raconter des histoires qui ne vaudraient pas la peine d'être soi en fin de compte. Et puis n'est-on pas la somme au plus juste de toutes ces autres que l'on

fuit pour mieux les retrouver, enfin. Depuis ce jour passé les erreurs de casting se sont enchaînées dans de mauvais montages et des scènes de vie tronquées en noir et blanc, parfois en technicolor, mais somme toute très édulcorées. Moi, j'ai toujours eu du goût pour les choses épicées. Dommage.

J'ai voulu aussi monter sur les planches pour de vrai cette fois, c'était il y a longtemps et je me présentais au concours du Conservatoire d'Art sincèrement dramatique. J'avais Vingt ans et avec mon meilleur ami d'un jour Martial la bien nommée tata nous allions jouer à La Cantatrice Chauve. Il ne fut pas le premier à me trahir, cela dit en aparté. Devant un parterre choisi et constitué de familles endimanchées de neuf et d'égarés de tous bords, nous entamons la farce dans un silence lourd d'inconséquence. Ce fut un triomphe sans pareil, une pure régalande car ma chère maman transportée, que dis-je littéralement soulevée des basses terres, par une fierté tout compréhensible, se mit à applaudir frénétiquement tandis que les âmes par ailleurs froissées par les quelques libertés prises dans la mise en scène lui jetaient des piques et autres remontrances bien senties. J'entrai dans cet antre du manque de talent patenté et estampillé et tentai ne incursion dans le monde fermé des planches à sapin. Et je m'y suis emmerdé, à crever d'ennui. Ca suinte la prétention et la séduction sirupeuse de carnaval. Lors des répétitions hebdomadaires, l'on nous imposait des jeux de mains et de vilains, des rondes endormies où, allongés paralytiques il nous fallait gueuler des lambeaux de poésies arrachées d'outre-tombe. Je me suis levée et me suis évaporée devant la foule sidérée qui a pris mon départ pour une désertion. Je n'ai fait ma réapparition qu'en fin d'année pour le concours de récitation avec mine compassée et pose amidonnée, la main sur le cœur. L'on cria au scandale, derechef. Les cons !

Il faut bien dire que je l'ai bien cherché. Je me mets dans les situations délicates avec un brio loué pour l'occasion probablement à quelque maître dans l'art du faussaire et des chemins déguisés.

C'est là que mon double entre en scène. Il m'aura fallu du temps, tout mon temps probablement pour saisir combien la facture délivrée sur commande était élevée, véritablement astronomique. Le prix à payer de cette servitude à l'autre m'aura coûté ma liberté. Mais brisons-là les introductions lourdes de digestion.

Je le rencontre à un dîner parisien. Tout un programme, c'était la Sainte Rita, le 31 décembre, et nous étions conviés à la table de la Grande Florence, prêtresse des élégances toutes panaméennes et surtout mère maquerelle à ces heures.

Accessoirement, c'était la sœur de mon fiancé du moment ; un artiste complètement raté et bourré de tocs. Tout autour de moi ça parle de rien mais en sous-entendu, avec des allusions si confites que la berceuse m'endort. Je n'ouvre pas la bouche et pourtant je m'applique à sourire si fort que ma mâchoire me fait mal. La soirée ! Je passe pour une sottie, ou pour une provinciale, ce qui revient au même. À contretemps je me risque à prononcer une phrase à peine esquissée, j'ébauche un quart de discours répété dans ma tête durant cinq minutes. Vivement demain et surtout dans combien de minutes. J'ai mal aux pieds et j'ai mal à la tête.

À deux heures du matin, tandis que je suis sur le point d'avaler un bouchon de champagne pour que l'on me conduise aux urgences, ça sonne ; il entre d'un pas mal assuré comme gagé. L'on dirait Monsieur Klein.

— Kowalski, un ami écrivain reconverti dans la brocante et autre affaires.

— Soir, Ninon, dis-je en retenant une mâchoire prête à s'effondrer.

— Je suis en retard, j'ai tout raté.

— Bof, fais-je en décrivant la scène d'une main en éventail.

Bizarrement, tous se sont éclipsés et c'est l'invité de la surprise la plus totale qui me ramène. Mais où était-ce déjà ?

Dan sa voiture miniature noire de l'encre qui coule déjà dans mes veines, nous filons dans un labyrinthe des rues engorgées qui font *poët poët* tandis qu'il monte le son de sa sono. C'est une petite musique de chambre qui met l'ambiance, des rideaux tombent soudain sur les fenêtres et je prends dangereusement conscience que Kowalski porte une perruque poudrée très Louis XVI et qu'il manque des boutons à un pan de sa veste. Ça sent l'arnaque à plein nez, ou la maraude, mais l'on ne se refait pas, je plonge, c'est déjà trop tard.

Mais c'est quoi cette histoire et surtout à quoi ça rime de suivre le premier venu, ou est-ce plutôt le dernier d'ailleurs ? Je m'y perds, j'aurai toujours cherché à comprendre ma différence sans parvenir à m'y soumettre. Faire comme les autres.

Bon je me lance, cette fois-ci, je joue à celle qui est moi et ça c'est risqué.

Je me réveille sur une péniche du côté de Neuilly le sec, je n'ai pas le pied marin et je suis mal accompagnée, encore. Une énième fête très branchée m'a azimuté la tête plus violemment que des milliers de rails de coke mouillés de bulles qui font *splash* très, très fort. Je me souviens, à mesure que j'émerge d'une longue transe traumatique. Des filles en file d'attente dans les couloirs mal éclairés, certaines sont à poil, des types qui fument des cigares raides, et puis un disc jockey qui crame ses platines en faisant *boum boum* avec le cœur des autres.

J'ai bu beaucoup de coca light pour tromper mon ennui de la société française. Mais bordel de dieu étonnez-moi par un geste de travers, un pas en croix ou bien, allez, je me contenterai de si peu, voyons, ne dites rien, soyez muet, non faites le muet. Et puis toutes ces coucheries débridées, ça s'insinue dans des endroits déjà pas bien propres, ça m'embrume la tête. C'est sûr que je vais me chopper un cancer à inhaler l'impudeur des fumeurs de belge. Je dors ma vie, je suis en dehors, je ne suis d'aucune espèce. Je me ligature de ma propre substance. Je me trompe en connaissance de cause. Parfois je respire même du nez, vous comprenez pourquoi je suppose.

Sur mon bras il y a un numéro 6 6 66, mais c'est bizarre, les chiffres ne se suivent pas, la suite est décousue, elle ne fait pas sens, ou si peut-être mais j'ai peur de savoir. C'est écrit à l'encre indélébile. Salop !

Aujourd'hui il a fait beau, un soleil de circonstance fait un grand huit dans des compresses hydrophiles. *J'ai mal au cul*, de grâce ne vous méprenez pas davantage sur mon conte, je refuse catégoriquement ces associations de maux convenus, et je dis systématiquement pour emmerder le monde et ses satellites, des expressions si bizarres que je force l'inimitié, au mieux l'on me garde à distance, au pire l'on ne m'invite plus jamais aux réjouissances.

Kowalski s'amène avec un ami, un adepte d'ésotérisme, un certain Karl Lark, agent secret qui le crie sur les toits et qui ne cesse de répéter « je vous pisse à la raie », d'un air content de lui. Je le prends en inversion immédiatement, de fait, il était bi je crois. Je hais les grossiers, j'exècre le toc et par-dessus tout et ce quoi que l'on en dise à mon endroit, j'abomine tous ceux qui marchent en bande. *Je joue au solitaire*.

— Vous êtes prise ? me lance au vol Kowalski d'un air détaché.

— Hein ?

— Là tout de suite, qu'est-ce que vous faites ?

— Bah rien, mon fiancé du jour bricole des miroirs dans son atelier et moi je regarde passer les gens. Dès fois je regarde à l'intérieur des maisons pour voir comment c'est les *genzeureux*. Ou bien je m'assois aux terrasses des cafés et je compte les heures.

— Vous dites ? Les gens heureux, la bonne blague. Moi je suis neurasthénique et dépressif à tendance épileptique, alors ...

— Mon dieu quel tableau ! » J'ai pas voulu que Karl vienne avec nous, il sentait le rance. Et je le lui ai signifié.

On a bien roulé, j'avais mis du verni cerise sur mes bouts de pied, ça faisait très seyant sur le noir de la Ford Comet. Le temps a passé de motels en initiale B & B et l'on s'est aimé sur tous les airs. Au petit matin tandis qu'un ciel d'aspirine se dissolvait sous des trombes d'eau, il m'a lâchée sur un bout de trottoir, comme en plan, du moins ça y ressemblait. Je n'avais pas eu le temps de dire *un deux trois soleil*.

Quand je suis rentrée, Klein avait pris un train pour un camp de vacances, un mot griffonné m'invitait à l'y rejoindre par le dernier train de minuit. Par amour du travail signé, je me suis rendue à la gare du Nord, une voix blanche répétait à l'envie « Monsieur Klein, voiture deux ». Je ne me suis pas fait avoir ce coup-là parce qu'au-dessus de moi j'ai quand même une putain de belle étoile ; alors je suis rentrée et j'ai bien regardé chaque meuble, chaque objet et puis je me suis mise à pleurer. Sur une table de chevet, *l'Herbe Rouge* de Boris Vian, page cornée ; c'est ça le pire, ne plus lire pour le plaisir, feindre le réveil quand tout en soi est engourdi. Pas un jour ne se passe sans que je trépasse de moi. Je crois que Kowalski m'avait cherché puis m'avait laissé venir pas à pas. Il m'aura fallu cinq années pour comprendre que je ne pouvais être sans lui.

Mais qu'est-ce que tu cherches Vera ?

Je me tiens devant cette grande grille et derrière les barreaux, je vois défiler ma vie de figurante. Dans le parc du Château, des enfants tout en boucle font les pages devant un très, très *sad* Marquis. Je t'envoie des baisers du bout de mes doigts gantés et toi tu me fais signe de passer mon chemin. Pourtant aujourd'hui nous sommes le six juin et c'est ton anniversaire. J'ai à la main le petit tableau de la marquise et le petit singe que tu avais peint pour moi dans le cadre oublié au fond de la cave. Il est beau ce cadre, tout

doré avec des demi perles nichées dans les alvéoles de mon cœur.
J'ai gardé mes lunettes. J'ai toujours eu les yeux fragiles.

*Demain chéri on change de rôles, je serai toi et tu seras moi
Monsieur de l'Indécis. Je ne vais quand même pas passer ma vie à nous
attendre.*